

JEUDI 14 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2021



« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière #06



UNE ACTRICE LIBRE BULLE OGIER L'INSAISSISSABLE

La Salamandre, 1971



Van Gogh, 1991

Van Gogh restauré

Sylvie Pialat raconte Maurice

PAGE 2



Marco Bellocchio

Le cinéaste fouille dans ses secrets de famille

PAGE 3

« Le film aurait pu s'appeler Maurice Pialat ! »

La genèse de *Van Gogh*, racontée par la productrice **Sylvie Pialat**, dernière compagne du cinéaste.

Trente ans après sa présentation au Festival de Cannes, *Van Gogh*, qui réunit plus d'un million de spectateurs et valut à Jacques Dutronc le César du meilleur acteur, réinvestit le grand écran dans une éclatante version restaurée.

Comment est né *Van Gogh* ?

Daniel Auteuil avait proposé à Maurice un film sur Baudelaire. Mais Maurice était plus familier de la vie d'un peintre, ayant été peintre lui-même, que de la vie d'un écrivain. Il lui a proposé de raconter plutôt celle de Van Gogh. Daniel a accepté et Maurice s'est mis à écrire en lien constant avec le comédien, d'une manière qui ne lui était pas arrivée depuis très longtemps. C'est comme s'il y avait eu une inspiration divine qui l'aidait à dépasser sa sainte horreur de l'écriture. Pendant un an, on a partagé notre vie presque quotidiennement avec Daniel Auteuil. C'était une aventure assez énorme pour eux et Maurice en a tiré un scénario monstre. Daniel refusait tout pour faire ce film. Il n'avait qu'un impératif : jouer les *Fourberies de Scapin* dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, à Avignon.

SÉANCES

Van Gogh de Maurice Pialat (1991, 2h48)

> UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE

Jeudi 14 octobre, 20h30

> LUMIÈRE TERREAUX

Vendredi 15 octobre, 10h

> SAINTE-FOY-LÈS-LYON

Samedi 16 octobre, 17h

Restauration inédite 2K supervisée par Gaumont. L'image a été restaurée chez Eclair et le son chez Le Diapason, à partir du matériel d'origine. Ressortie en salles le 27 octobre 2021 par Capricci.

Sous le soleil de Pialat, documentaire de William Karel (2021, 52min)

> VILLA LUMIÈRE

Jeudi 14 octobre, 17h45



Van Gogh, 1991

Pourquoi a-t-il finalement dû jeter l'éponge ?

Le script et les financements avançaient, mais pas les décors : on ne trouvait rien qui ressemblait à Auvers-sur-Oise. Par ailleurs, Maurice voulait des décors proches les uns des autres. Ça nous a pris un temps infini, jusqu'à ce que la date du tournage devienne exactement celle de l'impératif de Daniel. Ça a marqué la fin de l'histoire avec lui, alors qu'il avait même pris des cours de peinture. Cela a été terrible pour tout le monde. Dutronc a repris le rôle. Avec lui, il y avait pour Maurice l'idée de clore une histoire inachevée car il le voulait déjà pour *Loulou* (1980), dont le rôle principal à finalement été joué par Depardieu. Pour Maurice, la personne qui ressemblait le plus physiquement à Van Gogh, c'était le tennisman Boris Becker, mais on n'allait pas empêcher un joueur de tennis d'être sur les courts pendant deux ans !

Quelle part de lui-même Maurice Pialat a-t-il dévoilé avec ce film ?

Lui seul aurait pu répondre avec précision à cette question, mais je crois que Van Gogh lui offrait l'opportunité d'une autobiographie. À un moment, le script aurait effectivement tout aussi bien pu s'appeler « Maurice Pialat » ! Il a essayé de comprendre Van Gogh au travers de ses propres ressentis et émotions. Le film de Vincente Minnelli (1956) décrit davantage la vie du peintre au milieu de ses tableaux. Dans le film de Maurice, c'est tout l'inverse.

Maurice Pialat a confié s'être beaucoup amusé sur ce tournage...

Maurice était très à l'aise dans les tournages longs. Tourner, c'était son meilleur moment. Il a pris beaucoup de plaisir à diriger les séquences à table comme celle du *Temps des Cerises*. Je repense aussi à l'hommage à John Ford dans la scène du cabaret... Maurice était vraiment le premier spectateur de son film et constater que tout fonctionnait lui procurait une grande joie.

— Propos recueillis par Benoit Pavan

Au cirque avec Max

Résurrection d'un film considéré comme perdu : *Le Roi du Cirque*, de Max Linder



Le Roi du cirque, 1924

SÉANCE

Le Roi du cirque de Max Linder et Édouard-Émile Violet (1924, 50min)
> INSTITUT LUMIÈRE Jeudi 14 octobre, 11h30

Restauré par Lobster Films avec le soutien du CNC. Accompagnement au piano par Serge Bromberg et suivi d'une présentation de la restauration.

C'est une œuvre longtemps portée disparue : au début des années 1990, la Cinémathèque Royale de Belgique avait cherché à restaurer *Le Roi du Cirque*, le dernier film de Max Linder, interprète et co-réalisateur (non crédité). Mais c'était avant la magie du numérique et le résultat incomplet, presque incohérent n'était guère regardable. Trente ans plus tard, Serge Bromberg, de Lobster Films, a longuement recherché les fragments épars, « qui proviennent de plus de dix sources différents : des bouts de pellicule de trois cent mètres, soit trois minutes de film, un négatif 16mm de trente-cinq minutes retrouvé à Buenos-Aires, une copie ukrainienne, etc. »

La lente reconstruction permet de voir aujourd'hui, dans les meilleures conditions possibles, ce film de près d'une heure qui voit Max, jeune homme de bonne famille, s'initier aux joies du cirque, aux grand désespoir de ses voisins, pour l'amour d'une belle écuyère. Ne pas manquer le moment qui dérange : quand des puces savantes se promènent sous le chapiteau...

Le tournage a eu lieu à Vienne, où Max Linder, définitivement rentré d'Hollywood, a été accueilli triomphalement. Il partage l'affiche avec la comédienne d'origine hongroise Vilma Banky, qui, un an plus tard, donnera la réplique à Rudolph Valentino dans *Le Fils du Cheik*. Cette restauration-reconstruction marque le début, pour l'Institut Lumière, légataire du Fonds Max et Maud Linder, du « Projet Linder », qui redonnera au cinéaste et acteur sa juste place parmi les géants du burlesque. — A. F.



Portrait of a Lady, 1996

En attendant Jane Campion

Patron de la revue *Positif* et auteur du très beau livre *Jane Campion par Jane Campion*, Michel Ciment offre son analyse éclairée de l'œuvre de la cinéaste néo-zélandaise.

PEEL, 1982

Je suis son cheminement depuis *Peel*, son court métrage qui décrocha la Palme d'or à Cannes en 1982. Déjà, dans ses courts, elle fait preuve d'un talent exceptionnel, d'un style très singulier et très original. Avec Polanski et Resnais, Jane Campion est la seule dont l'œuvre des courts métrages est aussi réussie que ses longs métrages.

SWEETIE, 1989

Mères, cousins, mariage, des rapports conflictuels au sein de la famille, des thèmes constants chez elle. Ce film au sujet étrange met en scène *Sweetie*, une jeune fille attardée que sa famille rejette. Campion y fait preuve d'un sens du cadrage et de l'image inoubliables, avec une très grande expressivité dans chaque plan. Avec *Sweetie*, Jane Campion a prouvé qu'elle était une grande réalisatrice.

UN ANGE À MA TABLE (1990)

C'est une sorte de long récit biographique d'une grande écrivaine néo-zélandaise, Janet Frame, qui retrace son enfance, son voyage en Occident, son premier amour. Un récit magnifique, primé à Venise.

LA LEÇON DE PIANO (1993)

La Palme d'or ex-aequo en 1993 avec *Adieu ma concubine* de Chen Kaige. C'est intéressant de penser que les femmes représentent la moitié de l'humanité, que les Chinois représentent un dixième de l'humanité, et qu'aucun n'avait encore

reçu de Palme d'or à Cannes. Il a fallu attendre ces deux films !

PORTRAIT DE FEMME (1996)

Une femme (Nicole Kidman) doit choisir entre des prétendants et fait le mauvais mariage... C'est un peu les illusions perdues d'une jeune américaine qui rencontre sa destinée en Europe. Une adaptation de Henry James plutôt mal accueillie à Venise alors que c'est un chef d'œuvre.

HOLY SMOKE (1999)

Ce film que j'aime beaucoup est peut-être le plus excentrique, et sûrement le moins aimé à cause de cela. Il correspond aussi au tempérament casse-cou et joueur de la cinéaste.

IN THE CUT (2003)

Une magnifique histoire passionnelle. Une femme est menacée par un tueur et elle se demande si l'homme dont elle tombe amoureuse n'est pas ce tueur. Ce film magistral a lui aussi été réhabilité, mais n'a pas été très bien accueilli à sa sortie.

BRIGHT STAR (2009)

Pour moi, l'un de ses deux ou trois plus beaux films. L'histoire de Keats, le très grand poète romantique, et de son amour pour une jeune femme avant qu'il ne meure à 25 ans de tuberculose. C'est une œuvre très romantique. Jane Campion ressemble à toutes ces grandes écrivaines anglaises ou américaines du

19^e siècle, les poètes comme Emily Dickinson ou Emily Brontë. C'est une femme qui a le goût de la passion et du lyrisme.

LE POUVOIR DU CHIEN (2021)

Son dernier film, un western qui a remporté le Lion d'argent à Venise pour la mise en scène et qui était, à mon avis, le chef d'œuvre du festival. Il traite des rapports entre deux frères quand l'un des deux se marie avec une femme qui devient l'objet de l'hostilité de son frère aîné.

— Propos recueillis par Charlotte Pavard

LES CHAMPION DE DEMAIN

Two Friends (1986, 1h16)

> UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE

Vendredi 15 octobre, 21h30

Portrait of a Lady

(*The Portrait of a Lady*, 1996, 2h22)

> PATHÉ BELLECOUR

Vendredi 15 octobre, 10h45

In the Cut (2003, 1h59, int-12ans)

> CINÉMA OPÉRA

Vendredi 15 octobre, 21h30

MASTER CLASS

Rencontre avec Jane Campion

> CÉLESTINS THÉÂTRE DE LYON

Vendredi 15 octobre, 15h

REMISE DU PRIX LUMIÈRE À JANE CAMPION

Une cérémonie en présence de nombreux invités, suivie de la projection du film *Bright Star* de Jane Campion (1h59)

> AMPHITHÉÂTRE - CENTRE DES CONGRÈS

Vendredi 15 octobre, 19h30

Bulle Ogier, une idole



Maîtresse, 1976

La comédienne Bulle Ogier a tracé un chemin singulier ponctué de grandes fidélités à des cinéastes inclassables.

Le début de carrière de Bulle Ogier est un jaillissement tendu, celui des Idoles de Marc'O (1967). Elle est Gigi, chanteuse yéyé très en forme et impressionnante de présence nerveuse dans un corps si ténu. Elle y joue au côtés de Jean-Pierre Kalfon, acteur qu'elle retrouve ensuite dans *L'Amour fou* (1969) de Jacques Rivette, cinéaste avec qui Ogier va vivre une de ses grandes histoires de cinéma. Elle tourne avec lui sept films, tout un cinéma de fantastique réel dont *Céline et Julie vont en bateau* (1974) aux côtés de son compagnon, le cinéaste et acteur Barbet Schroeder. Toujours pour Rivette, elle traverse la ville avec sa fille, Pascale, pour se battre comme des samourais contre des ennemis dans *Le Pont du Nord* (1981).

Son univers est traversé aussi par les visions énigmatiques de Marguerite Duras (*Des journées entières sous les arbres*, 1976, *Le Navire Night*, 1979), ou de l'Allemand Werner Schroeter (*Flocons d'or*, 1976). Elle semble tout parcourir sans étonnement, avec au contraire un appétit phénoménal de fille libre, dont la fluidité fascine.

Elle voyage. On la suit. Elle est à la recherche du paradis caché dans *La Vallée* (Schroeder, 1972), apprend à tricher par esprit d'aventure dans *Tricheurs* (Schroeder, 1984), ou se mue en dominatrice face à un Gérard Depardieu aussi céleste qu'elle dans *Maîtresse* (Schroeder, 1976). Ce film très méticuleux est encore pour Bulle Ogier l'occasion d'incarner une femme insaisissable qui joue naturellement avec les autres, sans faire d'histoire. « *Moi on ne me pose jamais de questions parce que soit je mens, soit je ne réponds pas* », confie tranquillement son personnage.

On pourrait citer aussi les noms des cinéastes André Delvaux, Luis Bunuel, Daniel Schmid, Rainer Werner Fassbinder, Raul Ruiz ou Claude Goretta, Xavier Beauvois et bien d'autres. Tous ont demandé à Bulle Ogier de venir traverser leur route. Mais, l'un de ses plus beaux rôles reste celui de Rosemonde dans *La Salamandre* (Alain Tanner, 1971). Elle prend la peau d'une fille qui se lève tard, ouvrière rock au regard las et ravissant qui magnétise deux hommes, loin de tout sentiment ou désir sexuel. Le visage et la silhouette d'Ogier prennent le noir et blanc de la pellicule de façon spectaculaire, contrastée, profonde. Cela révèle une comédienne qui ne s'occupe jamais de la caméra, uniquement concentrée à défendre son personnage de fille qui veut que les gens arrêtent de l'emmerder ! *La Salamandre* impose une Bulle Ogier décidément hors système, parce que le système, ça n'a pas d'importance.

— Virginie Apiou



Ah ! Ça ira, 1969

COUP DE PROJECTEUR

Ah ! Ça ira

Projeté sous la bannière Trésors et curiosités, *Ah ! Ça ira*, du Hongrois Miklós Jancsó, est une oeuvre unique.

En 1947, des étudiants luttent contre toutes les formes de tyrannie qui empêchent leur jeunesse de s'exprimer. Pour cela ils ont une arme imparable : une capacité à chanter et danser ensemble en permanence, tout en invitant ceux qu'ils rencontrent à faire de même. Le cinéaste hongrois multiplie les partis pris dans ce film très gracieux et finalement teinté d'élégie. Il manipule sa caméra de façon aussi légère que les pas scandés de ses héros, et offrent la sensation au spectateur de pouvoir entrer lui aussi dans la danse. Il habille ses personnages de façon simple et signifiante, le héros porte ainsi une chemise d'un rouge addictif tandis que les étudiants qui ne sont pas encore acquis à la cause de la liberté endossent un bleu gris qui semble les effacer. Et tous évoluent au coeur d'un paysage naturel comme urbain, parfaitement déserté pour un film exclusivement en extérieur. Aucun figurant, aucune vie hormis celle de la danse et du chant et de quelques dialogues, aucune voiture, exceptées les Jeep de quelques militaires, ne sont autorisés. Tourné en 1968, période où tout semblait vouloir bouger, quitte à faire la révolution, y compris dans les pays du bloc soviétique, avec des acteurs tous jeunes, *Ah ! Ça ira*, est un cri de vie qui tente coûte que coûte de percer. — Virginie Apiou

SÉANCE

Ah ! Ça ira de Miklós Jancsó (*Fényes szelek*, 1969, 1h21)
 > PATHÉ BELLECOUR Jeudi 14 octobre, 16h30

Restauration inédite faite à partir du négatif original, par le National Film Institute Hungary Film Archive et menée à la NFI Film Archive et au Filmlab.

HISSEZ HAUT !

Henry Krauss dans *La Divine Croisière*, 1929

La Divine Croisière

Au crépuscule du cinéma muet, Julien Duvivier signe un drame maritime éblouissant.

La période muette de Julien Duvivier (1896-1967) est lentement redécouverte et réhabilitée – mais elle reste étonnamment survolée dans les ouvrages de référence comme, par exemple, *Le Dictionnaire Mondial du Cinéma*, chez Larousse. *La Divine Croisière*, sortie en juin 1929, année où le cinéaste tourne trois films (!) montre pourtant une puissance narrative et visuelle incroyables, que le cinéma sonore mettra quelques années à retrouver. C'est l'époque où, pour le dire vite, le cinéaste alterne adaptations littéraires (Zola, Jules Renard, Henry Bordeaux) et films religieux (*La Vie miraculeuse de Thérèse Martin*, 1929) que

légende locale : elle raconte le sauvetage d'un navire marchand qu'un armateur sans scrupules a sciemment envoyé pour un voyage au long cours, auquel son mauvais état ne pouvait résister... Tout est étonnant dans *La Divine Croisière* : la splendeur des cadres, notamment des mouvements de foules en plongée, d'une prodigieuse richesse ; des gros plans sur des visages, d'une précision hallucinante, qui précipitent littéralement le spectateur d'aujourd'hui quatre-vingt-dix ans en arrière ; un montage ultra-cut emprunté, sans doute, au cinéma russe. Mais aussi la puissance d'incarnation des acteurs : Henry



Marx peut attendre, 2021

Marco Bellocchio intime

Dans *Marx Peut Attendre*, projeté en avant-première au festival, le réalisateur italien enquête sur un drame familial qui a hanté son oeuvre : le suicide de son frère jumeau à 29 ans.

Quel a été le point de départ de *Marx Peut Attendre* ?

Une réunion de famille durant laquelle je me suis subitement rendu compte qu'un personnage essentiel manquait à cette mosaïque : Camillo, mon frère jumeau décédé. J'ai alors décidé d'interroger certains de mes proches et de partager avec eux des souvenirs de cette tragédie avec l'objectif d'en faire un film. J'ai compris qu'il me serait possible de mêler à leurs témoignages mon expérience de cinéaste. J'ai donc eu l'idée d'insérer des fragments de mes films qui, indirectement, sont liés à ce qui s'est passé, comme *Le Saut dans le vide*.

Que retenir-vous de cette plongée dans votre filmographie ?

Que mon parcours a été long et varié. J'ai arpenté des terrains différents et d'une certaine manière, c'était pour me confronter à l'inconfort et à l'impréparation, qui sont deux choses qui m'ont stimulées. *Marx peut attendre*, c'est encore une nouvelle proposition. C'est un film familial qui rassemble des séquences de ma vie sans emprunter de ligne droite.

Pourquoi ce film à ce moment de votre vie ?

J'ai senti que le moment était venu de transmettre cette histoire aux nouvelles générations de ma famille. Je ne crois ni à l'éternité, ni à l'au-delà et si je ne réalisais pas ce film maintenant, je risquais de ne plus le faire du tout. Ce n'était pas tant pour solder une dette envers mon frère Camillo, mais davantage pour satisfaire une nécessité de témoigner, de raconter et d'interpréter cette tragédie personnelle qui m'a heurtée toute ma vie. J'ai compris pour lesquelles je n'avais jamais su répondre à cette question centrale : pourquoi n'ai-je pas pris conscience plus tôt de la grande douleur de mon jumeau ? Cette interrogation était devenue un tourment, même si je n'ai aucune responsabilité dans sa mort.

— Propos recueillis par Benoit Pavan

SÉANCES

Marx peut attendre (*Marx può aspettare*, 2021, 1h30)
 > INSTITUT LUMIÈRE Jeudi 14 octobre, 17h15

Le Saut dans le vide (*Salto nel vuoto*, 1980, 2h)
 Restauration par Kavac Film, MK2 et Fondazione Cineteca Bologna
 > COMOEDIA Jeudi 14 octobre, 19h30
 > LUMIÈRE TERREAUX Vendredi 15 octobre, 14h30
 > PATHÉ BELLECOUR Samedi 16 octobre, 10h45

sa propre absence de foi rend plus universels encore. Tourné en partie dans un village de Bretagne, *La Divine Croisière* tient à la fois de la fable pieuse et, ce qu'on préfère, de la

Krauss en armateur devenu capitaine d'industrie, d'une férocité sans limite envers ceux qu'il emploie ; Jean Murat en Capitaine au grand cœur ; l'inquiétant Thomy Bourdelle (qui joua Juve pour Feuillade) en marin mutin – dont la fin, en montage alterné sur l'idylle des jeunes premiers, a de quoi surprendre. Bref, une sacrée révélation !

— Aurélien Ferenczi

SÉANCES

La Divine Croisière
 de Julien Duvivier (1929, 1h36)
 > PATHÉ BELLECOUR
 Jeudi 14 octobre, 18h45
 > VILLA LUMIÈRE
 Vendredi 15 octobre, 11h15

Restauration inédite de Lobster Films avec le soutien du CNC, à partir d'une copie nitrate abrégée et teintée, et de quatre éléments parcellaires 35 mm des collections de la Cinémathèque française, et avec des plans censurés extraits de copies des collections du Eye Filmmuseum et Lobster Films. Parution prochaine d'un coffret DVD regroupant plusieurs films muets de Julien Duvivier, dont *La Divine croisière*, chez Lobster Films

Ça se passe à LUMIÈRE

Nils Tavernier, le fils de Bertrand, et Charlotte Kady, son interprète, présentant *L.627*, de Bertrand Tavernier



Charlotte Kady : « Lorsqu'on présentait ce film il y a trente ans avec Bertrand, l'exercice était très facile parce qu'il démarrait, et nous on essayait de prendre le train en marche. Il nous restait en général une demi seconde pour ajouter un petit détail ! La première raison à ce film, c'est sa rencontre avec le scénariste Michel Alexandre, qui a commencé à lui raconter la vie de flic de terrain et le manque de moyens qui allait avec. Bertrand a eu envie d'aller plus loin dans ses recherches et il a été ahuri par ce qu'il découvrait. C'était tellement incroyable ! *L.627*, c'est le code de santé publique, associé au code pénal, qui réprime toutes les infractions liées aux trafics, à la consommation et à la détention de stupéfiants. »

Nils Tavernier : « Mon père a fait beaucoup de films instruits par la réalité. J'avais joué un flic de stups dans un film de Catherine Breillat avec Claude Brasseur. J'avais passé un an de ma vie avec eux. Je me suis dit qu'il fallait en faire une fiction et j'ai emmené mon père à la première DPJ, qui était située près de la Place Beauvau. Et il a passé une nuit avec Michel Alexandre. Quatre-vingt pourcent des séquences du film, nous les avons vues. C'est un film tourné avec de vrais toxicomanes et des vrais dealers. Mon père avait envie de faire des films, mais pas pour les paillettes. Il ne voulait pas monter des films avec des stars, mais avec des acteurs qu'il trouvait justes pour les rôles. Du coup, ce n'était pas facile. *L.627* a été un film difficile financièrement à monter. Le film reste aujourd'hui encore culte dans la police. »

Charlotte Kady : « À la suite de *L.627*, toutes les séries policières ont changé leur façon de montrer les policiers. Le Ministre de l'Intérieur de l'époque, Paul Quilès, avait fait venir deux hauts gradés de la police à un journal télévisé pour démentir ce que racontait le film. Cela avait créé un énorme scandale. Bertrand dira après que Paul Quilès a été son meilleur attaché de presse. »

Nils Tavernier : « Les deux flics qui avaient été convaincus par l'État de dire que le film était faux, ont ensuite croisé mon père dans un restaurant parisien deux ou trois ans après et ils se sont excusés. »

— Propos recueillis par Benoit Pavan

COUP DE PROJECTEUR

Je sais où je vais

SÉANCES

Je sais où je vais de Michael Powell et Emeric Pressburger (*I Know Where I'm Going!*, 1945, 1h32)

> **PATHÉ BELLECOUR**
Jeudi 14 octobre, 19h30

> **COMOEDIA**
Samedi 16 octobre, 14h30



Je sais où je vais, 1945

Restauration BFI et Film Foundation en association avec ITV. Fonds de la restauration par la Hobson/Lucas Family Foundation, avec la participation de Matt Spick.

Les métamorphoses d'une héroïne soumise à la météo ! Tout l'esprit du duo Powell-Pressburger.

« *C'est une working girl. Elle sait ce qu'elle veut. Elle sait où elle va* », dit la voix teintée d'ironie du narrateur de *Je sais où je vais*, la comédie romantique et spirituelle à l'infini réalisée par le duo britannique Michael Powell et Emeric Pressburger. Avec beaucoup de fantaisie et d'impolitesse, ce portrait au féminin révèle une fille jolie, élégante, marrante, toujours contente, menteuse, prête à tout, et parfaitement vénale. Ce qui l'intéresse, c'est l'argent, avoir la vie dont elle rêve composée par des éléments essentiellement matériels. Et pour contrer la détermination féroce et néanmoins charmante de cette héroïne qui a tous les coluts, les réalisateurs projettent la beauté du monde, celle des îles écossaises que le noir et blanc brumeux subliment totalement. Contre cette grandeur, cette chose incontrôlable que sont les mouvements de la nature, la fille qui sait où elle va lâcherait-elle ses certitudes ? C'est là tout l'enjeu de ce film magnifique, spirituel, direct, qui embarque son héroïne vers l'inconnu avec beaucoup de sûreté, de bousculade mais également d'amour. Le coup de génie du duo Powell-Pressburger est de rendre en permanence sympathique leur personnage de manipulatrice, et même selon un adjectif un peu oublié, épatante !

— Virginie Apiou

VISITE

Des lycéens au festival Lumière



Les élèves du lycée savoyard Guillaume-Fichet de Bonneville sont devenus festivaliers le temps d'une journée. Au programme, un voyage dans le temps grâce à trois films projetés à l'Institut Lumière : *Hard, Fast and Beautiful !* d'Ida Lupino, *Histoire de chanter* de Gilles Grangier et *La Loi du Nord* de Jacques Feyder. « *C'est très intéressant de voir les images de l'époque et le quotidien de cette période, ça change des films contemporains. Et puis j'aime bien l'architecture de l'Institut* », confie Gladys, élève en classe de terminale. Fan de Western, son camarade Hugo a lui aussi été séduit par la programmation de son premier festival Lumière : « *j'ai aimé l'histoire du film d'Ida Lupino, il y avait du suspense jusqu'au bout !* ». Depuis sa création, le festival invite des établissements scolaires de toute la France. Cette année, ils sont près de 4000 élèves à participer à cette treizième édition. — L. L.

PARTENARIAT

« Nos abonnés valident l'esprit Lumière »

Le directeur général d'OCS, **Guillaume Jouhet**, nous explique comment sa programmation reflète le festival lyonnais

Peut-on avoir l'impression d'être au festival Lumière en regardant OCS ?

C'est toujours le cas, mais c'est encore plus vrai cette année, notamment grâce à la diffusion du documentaire inédit Lumière, des histoires de cinéma, de Thomas Valette, qui a longtemps assuré les formidables montages d'extraits de films vus au festival. C'est un documentaire ludique et complet sur l'histoire de ce festival dont nous sommes l'un des partenaires historiques. Il y a une programmation sur OCS Géants pendant le festival, avec des films de Bertrand Tavernier, d'Alfred Hitchcock,

du pré-Code – avec un documentaire inédit sur cette période libertaire du cinéma américain – etc. Et puis dès la semaine prochaine nous montrons les cinq films de François Truffaut ayant pour héros Antoine Doinel, dont nous avons participé à la restauration. Plus tard, il y a les documentaires que nous venons de présenter au festival, comme celui des sœurs Kuperberg sur Ida Lupino.

Tous ces titres sont disponibles à la demande ?

Absolument. Ils sont programmés sur notre chaîne patrimoniale, OCS Géants, puis accessibles en replay. On voit que c'est important de garder une chaîne avec une identité marquée, pour un public un peu plus âgé – un tiers de nos abonnés – qui regarde encore la télévision linéaire. Un autre tiers alterne entre linéaire et replay. Enfin, un dernier tiers regarde nos programmes à la demande, et il s'agit surtout de séries.

Comment s'est passée la sortie des confinements pour OCS ?

Plutôt bien ! Nous n'avons pas perdu d'abonnés, ce qui pouvait être une inquiétude. Et ceci bien qu'à cause des reports de sorties, nous manquons de films récents. L'année prochaine, autre problème, nous aurons accès à deux ans de productions ! On a tenu malgré l'apparition de nouvelles plateformes, avec près de 3 millions d'abonnés. Les confinements ont boosté la curiosité pour le cinéma, et ce mouvement semble durable. L'un de nos plus grands succès, c'est la diffusion en première fenêtre d'il était une fois Hollywood de Quentin Tarantino, avec en accompagnement dix films qui l'ont inspiré, tous présentés par Tarantino lui-même, en exclusivité pour OCS. J'en suis très fier, et cela valide totalement l'esprit Lumière !

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi

PORTRAIT

Un jour, un bénévole

ASIJE HARIZAJ



MA BIO EXPRESS : Originaire de la ville de Kavaja en Albanie, je suis venue en France en 2016. Mes trois fils habitaient à Lyon, alors je me suis installée ici et j'ai rejoint en 2017 l'association Passerelles Buissonnières, qui vient en aide aux femmes en situation d'isolement, au sortir de la maladie ou de l'exil. Au sein de cette structure, je suis une formation pour devenir couturière. Je suis bénévole au festival Lumière depuis 2018.

MES ACTEURS PRÉFÉRÉS : Meryl Streep, Dustin Hoffman et Juliette Binoche

MON FILM DE CHEVET : Sans hésiter, *Sur la route de Madison*. Je suis fan aussi de Clint Eastwood !

MON GOÛT POUR LE BÉNÉVOLAT : J'ai voulu m'engager comme bénévole au festival Lumière, d'abord parce que j'aime le cinéma, mais aussi parce que c'est l'occasion de découvrir les coulisses d'un tel événement et de rencontrer des gens. Et puis j'adore faire plein de choses, je suis un peu hyperactive ! Je suis quelqu'un de très sociable, même si avant la barrière de la langue m'arrêtait un peu, et pour progresser encore, je regarde tous les jours au moins un film en français !

MES MISSIONS AU FESTIVAL : L'accueil du public : à la billetterie à la Comédie Odéon, à la Halle Tony Garnier lors de la cérémonie d'ouverture du festival et à la boutique DVD du village.

— Propos recueillis par L. L.



Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 4 950 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival